

Sans doute, on avait trouvé étrange, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'une possession comme Cuba eût pu résister trois ans aux armées espagnoles : tout le monde voyait bien que ce n'était pas avec leurs propres ressources que les insurgés se maintenaient.

Les grands intérêts d'une classe de producteurs et d'accapareurs, aux Etats-Unis, étaient engagés dans cette entreprise : coûte que coûte, il fallait la guerre, afin que ces capitalistes pussent parvenir rapidement à la fortune.

Nous avons dénoncé hautement l'Espagne si réellement elle a terrorisé sa colonie comme on le dit : on conviendra cependant, que nous ne pouvons nous contenter de périodes sonores, ronflantes, indignées ; ce ne sont pas des preuves, cela !—Et l'accident du *Maine*, on l'a vu par le message du président Mackinley, ne peut être imputé à l'Espagne. Le message dit expressément qu'il n'y a pas lieu de reconnaître la république cubaine : et nos voisins savent trop, par l'expérience des autres, que le gouvernement aux mains des Cubains, c'est l'anarchie, le désordre perpétuel dans l'île, une cause de conflits quotidiens.

Il ne reste donc aucune cause, aucun prétexte même, pour justifier cette guerre : il n'y a que la raison des capitalistes dont nous parlions tout à l'heure.

Nos bons voisins ne sont pas tous égarés par la passion : ils ont la guerre, ils doivent en subir les conséquences. Mais ils remarqueront avec nous qu'il y a autre chose qu'un but d'humanité en tout cela, quand ils voudront réfléchir à la manière dont on a forcé la main au président Mackinley, homme aux sentiments bons et loyaux, dit-on, qui eût voulu éviter la guerre ; quand ils voudront se rappeler ces dépêches ridiculement abominables et sottises, où l'on disait que le Saint-Père avait béni les troupes espagnoles avec des paroles de blâme pour les Etats-Unis—*ce qui est absolument faux*— ; où l'on disait "que le Pape doit prendre garde de ne pas manifester trop ouvertement ses préférences," menace stupide, dont on reconnaît l'origine ; enfin, quand ils voudront se rappeler l'action des Juifs offrant un navire au gouvernement des Etats-Unis, avec "leurs vœux pour la destruction de l'Espagne."

Tout cela est caractéristique et, vient éclairer singulièrement la scène des affaires, aussi bien que l'esprit de tout homme impartial et sachant voir loin.

Rodolphe Le Fort

MAI ET SES CHARMES

A Mme R.-J.-J. R., Ste-Anne de la Péraide.

La terre s'est dépouillée de son voile sombre, les ténèbres ont disparu, l'aurore sourit. Derrière la colline... au loin... le soleil se montre, ses premiers rayons dorés jetant un regard ami sur la demeure des hommes. Heureux de sa visite, ils saluent son arrivée. Le roi du jour semble sourire et leur promettre le bonheur qu'ils désirent ardemment. "Regardez, leur dit-il, le joyeux cortège qui m'accompagne : dans le lointain, les monts aux cimes échevelées, les vallons émaillés de fleurs aux aromes enivrants : ici, les jardins remplis de roses, de myrtes et de lys ; là, les champs, les bois, la campagne, les forêts et leurs richesses : la nature entière renaît à la vie et se pare de ses plus beaux atours. C'est pour vous, hommes, que toutes ces merveilles s'accomplissent ! Ne sentez-vous pas votre cœur battre plus fort ? Resterez-vous de glace en présence de ces grandeurs ? Ne trouvez-vous pas sur vos lèvres, et en vos âmes, une parole de remerciement, une prière fervente au Créateur de ces magnificences ? Contemplez !... Jouissez !... Priez ! Spectacle admirable ! preuve d'un amour sans limite.

Un je ne sais quoi—semblable à une étreinte suave—s'empare de tout l'être sous le charme irrésistible qu'offre ainsi un beau matin du mois de mai. Quand

le Christ et le ciel semblent s'être consultés pour donner un témoignage nouveau d'amour aux hommes et à la Vierge, on sent un pressant besoin de faire jaillir à longs flots de ses lèvres mille reconnaissances, et, seul, hélas ! un faible son trouble à peine le silence ; la langue, sèche, étonnée, sans mouvement, se colle au palais. Mais l'âme, elle, plus libre, moins embarrassée, prend son essor, vole, plane, et, en son mutisme éloquent, sent et dit beaucoup.—Les esprits ont aussi leur langage...

* *

Devant ce tableau de la nature, l'artiste, saisi d'admiration, le cœur plein d'enthousiasme, est d'abord incapable d'exprimer ce qu'il ressent ; peu à peu, il se remet, regarde de nouveau, parcourt les différentes parties de cette scène et voit partout de nouvelles beautés ; au comble du bonheur, il éclate en applaudissements, il appelle ses amis afin qu'eux aussi jouissent du spectacle ravissant. Tous s'extasient. L'artiste scrute encore, scrute toujours et se dit à la fin : "Je vois là une œuvre de génie, j'essayerai de l'imiter : avec du travail et de la persévérance j'arriverai... peut-être..." Il se met à l'œuvre.

Ce tableau de mai ne nous en rappelle-t-il pas un autre ? Oui, un autre tableau bien plus magnifique s'offre à nos yeux, à notre admiration en ce mois. Le grand artiste avec plus d'art encore à préparer les peintures, les couleurs et à merveilleusement conduit le pinceau. Dieu, l'auteur reconnu de toutes choses, a réuni, ce semble, toutes les puissances de son immense génie pour former son nouvel ouvrage. Pour créer le monde et les merveilles incalculables qu'il renferme, pour donner au soleil ses jets de flamme, à la lune sa splendeur, au ciel ses milliers d'anges, à la terre ses ornements et ses parures, Il n'a pris qu'un instant : une parole et l'univers sortait du néant. "Fiat !" Mais pour nous donner Marie, plus est besoin : les trois personnes divines semblent réfléchir, se consulter et réunir leurs forces. Malgré tout, ce n'est qu'après 40 siècles de préparation que l'œuvre est achevée ce n'est qu'après 40 siècles que Marie, resplendissante de majesté, sort des mains du Grand-Tout. Qu'il est beau ce chef-d'œuvre ! Qu'il est magnifique et grandiose ce tableau !

Dieu—si je puis parler ainsi—ne pouvait pas faire mieux. Il a réuni dans celle qui devait être sa mère toutes les vertus, toutes les beautés. Son génie apparaît tel qu'il est dans cette œuvre de prédilection Marie, qui devait porter dans son sein de Vierge, l'Eternel Seigneur, est sortie des mains du Créateur plus éclatante que le diamant de la plus belle eau sous le jeu de la lumière, plus blanche que l'aile d'un Séraphin, plus pure que le beau lys unicolore. Dieu, on le voit, a multiplié ses dons à celle qui devait—mystère incompréhensible pour nous, obscurs mortels,—à celle qui devait mettre au monde son propre Créateur, à celle qui devait être la compagne du Tout-Puissant sur la terre, la terreur des démons, la reine des anges et, ô délices suprêmes ! la mère des faibles humains. Oh ! qu'elle est belle la Vierge : *Tota pulchra est Virgo Maria* !

En face de tant de pureté, de puissance, d'humilité, l'homme, infime rien, se méprise presque et s'annihile. En présence de tant de perfections, de tant de sublimités, il voit sa propre indignité, son impuissance, sa faiblesse.

Il faudrait être Dieu pour louer dignement Marie et parler d'elle d'une manière convenable. Venez à mon aide, bonne Mère, activez ma langue, mettez sur mes lèvres des accents justes, purifiez mon cœur et tout mon être afin que je vous contemple, que je chante vos louanges et fasse retentir les voûtes célestes de mes cantiques. Je vous rends de tout cœur l'hommage dû, je reconnais vos qualités, votre supériorité sur les autres créatures ; et, avec la terre, avec le ciel, je m'écrie : Bénie, soyez bénie, Vierge Sainte, nouvelle Eve, chef-d'œuvre fait pour sauver la race humaine en donnant à la terre un Sauveur. Votre éclat surpasse celui du roi des astres qui scintillent et se balancent au-dessus de nos têtes ; vous êtes plus belle que la reine des songes, plus resplendissante que les étoiles, plus tendre et plus douce que l'aurore. Semblable à une reine au milieu de sa cour, sur un trône d'or, d'ivoire

et de rubis, vous siégez dans les palais divins à côté de l'Eternel ! Les légions angéliques, étonnées de tant de grandeurs et de perfections réunies dans une seule créature, sont ravies en extase et, s'accompagnant de la cithare et du psaltérion, chantent vos gloires, vos vertus, vos splendeurs !... Je vous salue, Vierge, vous que les démons craignent du fond lointain de leurs sombres et fumantes demeures, vous que les hommes chérissent, vous que Dieu aime. Vous êtes ma mère et mon avocate, soyez donc aussi mon guide sur la route hasardeuse de l'exil. Je veux vous aimer comme un fils aime sa mère. Voici mon cœur, brûlez-le de votre amour, couvrez-le de votre manteau protecteur et propice à tant d'autres déjà. Je me confie en vous, et de même que le vaisseau dirigé par le pilote habile, j'arriverai au port ; et, ainsi que le peintre imite la nature, je veux imiter vos vertus le plus parfaitement possible pour vous ressembler davantage !...

* *

Mère de Dieu !... Reine du ciel et de la terre !
Quelle grandeur ! Quelle magnificence ! Quelle gloire !

Antonio Pelle tieri

L'HISTOIRE

O notre histoire, écrivain de perles ignorées !
Je baise avec amour tes pages vénérées.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'histoire est un sentiment noble et pur, qui fait vibrer dans le cœur du vrai patriote, un saint et sensible attachement.

C'est elle qui apprend à la jeunesse les faits héroïques du passé. Elle lui montre les scènes mémorables déroulées sur le sol où elle vit heureuse.

Pour nous, qu'elle est belle et précieuse notre histoire !

Qu'il est légitime de l'aimer, la respecter, et la proclamer avec orgueil et fierté.

Les glorieux événements qui l'ont enrichie, les faits mémorables qui l'ont cimentée d'un sceau précieux et auguste ont tracé sur notre sol un sillon inoubliable et à jamais béni.

Heureux les glorieux historiens qui l'ont propagée.

Honneur à Garneau, Parent, Labrie, Ferland, Sulte, Roy, David ; les glorieux défenseurs de nos gloires nationales, des patriotes canadiens, des fiers disciples de la littérature.

Ceux dont la plume juste et sereine traça courageusement à la jeunesse grandissante l'intéressante histoire de la patrie.

Ceux que des documents antiques, donnent droit de venger avec tenacité ; les lacunes arbitraires dirigées contre nous.

La postérité s'en souviendra.

Un temps viendra où ceux qui parlent de l'histoire, feront parler d'eux par l'histoire.

Aimons l'histoire : c'est un devoir de patriotisme, une fleur nouvelle à la glorieuse couronne des héros d'autrefois.

GEORGES LAURIER.

Montréal, 1898.

L'ABEILLE

Devant un frais jardin quand elle vint au monde,
Sous ses cheveux légers elle parut si blonde
Que son père la prit sur son cœur, l'embrassa,
Et d'amour rayonnant, ainsi la baptisa :
"Où, sur les arbres verts et sur l'herbe odorante,
Tu seras tout le jour comme une abeille éfrante ;
Et, dans mes longs travaux, souvent, pour m'apaiser,
Tu viendras m'apporter le miel de ton baiser :
Va donc sur la fleur blanche et sur la fleur vermeille,
Enfant aux cheveux d'or qu'il faut nommer Abeille."

BRIEUX.